

LYDIA CHWEITZER

**LES
VOYAGEURS**

roman

nrf

GALLIMARD

LES VOYAGEURS

LYDIA CHWEITZER

LES
VOYAGEURS

roman

nrf

GALLIMARD

4^e édition

Extrait de la publication

*L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à
trente-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre, dont trente numérotés de 1 à 30 et trois,
hors commerce, marqués de A à C.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.**

I

A quatre heures et demie, les portes de l'école s'ouvrirent sous une forte poussée et les enfants se précipitèrent dans la rue. La plupart suivaient la route large et pavée pour se disperser au loin, à un carrefour planté d'arbres.

Les enfants regagnaient leurs maisons et c'est le jeu qui les faisait avancer.

Les garçons couraient derrière une pelote de vieux chiffons, noire de crasse et de boue. Cognée et tapée de toutes parts, poursuivie et malmenée, elle allait, se jetant de l'un à l'autre côté de la chaussée, sans parvenir à se soustraire aux mauvais traitements. Les garçons la pourchassaient, se ramassaient et se poussaient autour d'elle, gardant avec une acrobatique adresse leur sac d'école sous le bras, à la main ou dans le dos; ils se poussaient des hanches, des coudes et des pieds, avec des cris de joie et des invites : « Tu viens jouer, tu viens jouer ? » et malmenant toujours la

vieille pelote qui, dans sa fuite, les entraînait vers leurs maisons.

Les filles avaient tendu à travers la route une longue corde que, tout en avançant, elles faisaient tourner avec des gestes mièvres. Dans l'ellipse tracée dans l'air, deux fillettes, à la figure crispée, sautaient, pliant leurs petites jambes grêles; des nœuds dansaient sur leurs têtes. Puis une grande, à nattes noires, l'air sérieux et concentré, chercha à saisir le rythme, entra dans le circuit, et les petites lui laissèrent la place, alors que les deux premières continuaient à tourner la corde d'un mouvement élastique et mou. A son tour, la grande fut remplacée, et toutes elles continuaient à avancer lentement, dépassées de loin par les garçons que la pelote avait entraînés au delà du carrefour.

Juliette Hazebeque, sortie avec les autres, traîna toute seule derrière. Elle avait plus d'un kilomètre à faire en dehors du village et un retard d'un quart d'heure passait inaperçu. Aussi, parvenue au carrefour planté de tilleuls, elle s'assit sur une pierre et attendit le facteur qui allait partir en tournée.

Elle regarda avec dégoût l'épanouissement des arbres, des fleurs et des jardins. Le printemps lui était toujours pesant et désagréable. Quand les femmes abandonnaient leurs manteaux d'hiver,

elles faisaient souvent apparaître un ventre gonflé, prêt à éclater comme un fruit mûr, et qu'elles promenaient devant elles avec un majestueux balancement, la tête renversée en arrière, le visage privé d'expression, anéanti par une suffocation secrète. Puis on cessait de les rencontrer, et elles réapparaissaient quelque temps après le ventre dégonflé, poussant devant elles des voitures contenant d'affreux bébés, et la figure cette fois toute barbouillée de sourires humides.

A l'idée que ces gros ventres avaient pu contenir ces horribles bébés, Juliette se sentait parcourue de frissons. Ces pondeuses blanches et roses et qui, même à vingt-cinq ans, se croyaient jeunes, se plaisaient dans leur gélatineuse enveloppe et dans l'odeur de savon, de lait aigre et de sueur qui les entourait. Or, elles étaient répugnantes. La plupart des gens étaient répugnants d'ailleurs, et même à la maison Juliette s'appliquait à se tenir loin de chacun.

Elle adorait son père, mais remarquait que sa peau était rugueuse, son haleine forte, et ses chemises presque toujours sales. Anne-Marie, qui avait dix-huit ans, avait de la poitrine et Juliette ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était comme les autres femmes. Tout le monde reconnaissait que Mario était beau; mais il sentait l'écurie. Albert, étant plus jeune, était acceptable,

mais seule Juliette elle-même pouvait ne pas inspirer de dégoût. Il y avait aussi Magdalena, l'aînée, mais celle-ci était partie depuis deux ans et Juliette ne savait plus trop comment elle était faite.

C'était bien fatigant de toujours s'appliquer, à la maison comme à l'école, à passer à côté des gens sans les frôler. C'était aussi très difficile de réunir un peu d'argent pour s'acheter de l'eau de Cologne afin de ne rien sentir d'autre. Depuis le départ de Magdalena elle ne dormait plus dans le même lit qu'Anne-Marie, et c'était déjà bien beau; mais, au fond, ce qu'elle aurait préféré, c'est partir, comme Magdalena; car elle pensait qu'au loin les gens n'étaient pas les mêmes, et qu'ailleurs elle aurait de l'argent.

Le facteur apparut au bout de la rue. Jeune, fougueux, il allait rapidement d'une maison à l'autre, abandonnant au bord du trottoir une bicyclette au guidon gonflé de paquets, héron patient perché sur une patte. Juliette voyait déjà la figure rouge du facteur et la boucle noire sur son front suant. Elle lui demanderait s'il n'y avait rien pour eux, il lui donnerait peut-être quelque prospectus ou un journal, et elle serait contente de porter ce message d'ailleurs, contente aussi de ne pas s'en aller comme une pauvre à laquelle on a refusé l'aumône.

Il était possible aussi qu'il haussât les épaules en lui faisant comprendre qu'il n'y avait rien pour des loqueteux comme les Hazebeque, que les lettres et les paquets étaient réservés aux gens comblés et convenables.

Le facteur se sentait puissant et dispensateur, et il en abusait.

Cependant, ce jour-là, Juliette, fatiguée par la chaleur, n'éprouvait ni émotion, ni impatience, ni ressentiment. Elle restait sur sa pierre par apathie, et aussi par entêtement. Le facteur avait pénétré derrière la grille d'une maison détruite lors d'un ancien incendie, jamais reconstruite, et où personne n'habitait. Que pouvait-il y faire ? Elle aurait voulu le savoir.

Juliette détestait le facteur. Souvent elle aurait voulu le prendre en flagrant délit de désobéissance, d'indiscrétion et de vol, elle aurait voulu qu'il eût égaré (mais qu'elle l'ait trouvée) la magnifique enveloppe aux cachets rouges qui, dans son imagination, devait lui apporter un bouleversement et déverser la fortune. Personne ne venait jamais les voir. La gare, d'ailleurs, était si loin que l'idée ne lui venait pas que quelqu'un pût y descendre; et l'inattendu, — l'argent et le bonheur — ne pouvait passer que par la noire sa-coche. Le facteur devait bien le savoir puisqu'il était important et rogue.

Le héron attendait toujours devant la maison démolie. Le facteur en sortit enfin, prit la bicyclette par le cou et continua sa tournée. Il avait aperçu Juliette et détourné les yeux. Il ne lui avait fait aucun signe, comme si le mépris dans lequel il la tenait emplissait si bien son cou et sa tête qu'il ne pouvait même plus les remuer.

Peut-être les choses extraordinaires attendent-elles, pour se manifester, les jours où on ne les veut guère, et peut-être ont-elles si mauvais caractère qu'elles cherchent à faire le moins de plaisir possible. Ce jour où il faisait si chaud et si indifférent, le facteur s'engagea dans la route pierreuse qui menait à la ferme des Hazebeque. Sans jeter un coup d'œil à Juliette, il enfourcha sa bicyclette et partit cahin-caha. Que pouvait-il y avoir de si important dans sa sacoche pour qu'il ne le lui confiât pas, et pour qu'il s'imposât un kilomètre de mauvais chemin ? Juliette courait derrière et son sac d'école battait ses flancs. Elle pensa que ce ne pouvait être qu'un mandat ; que sa sœur Magdalena était devenue vendeuse dans une confiserie et qu'elle envoyait de l'argent.

Quand, tout essoufflée, elle arriva à la ferme, la famille était rassemblée dans la cuisine autour d'une grosse enveloppe, et le facteur attendait dehors, un pied sur la marche du perron, — patient, curieux, et avide. Employé du destin, il estimait

sans doute qu'il avait le droit de savoir ce que contenait une lettre, quand elle était importante.

— Le facteur est toujours là, dit Juliette en entrant dans la cuisine.

Elle vit l'enveloppe et ses cachets, le visage rouge et excité d'Albert, l'impassibilité du père, la digne satisfaction d'Anne-Marie, et elle comprit tout : le grand-père di Monti, qu'aucun des enfants n'avait jamais vu, avait enfin écrit, il promettait de venir et de les aider; ce n'était pas trop tôt ! Ils avaient tant besoin d'aide et d'argent ! Ils étaient si loqueteux, si misérables ! Ils en avaient tellement assez d'être attachés à cette ferme, sans jamais un sou dans la poche, même pour aller au cinéma !

Quelle exaltation, quelle fièvre montaient autour de la table ! Agités ou impassibles, ils devaient être fous, les Hazebeque, fous de ce qui venait d'arriver !

— Le facteur est toujours là.

— Je vais lui annoncer la nouvelle, dit Hazebeque.

— Non, papa, non, je pense qu'il vaut beaucoup mieux garder tout cela pour nous. Quand le grand-père sera là avec son argent pour payer tous ces sales gens, quand il arrivera sans qu'ils s'y attendent, quel coup pour eux !

Anne-Marie, la plus pratique, était cependant

de l'avis du père. Di Monti n'annonçait pas son arrivée pour une date précise; on ne savait pas quand il viendrait, et d'ici là la nouvelle ferait patienter les gens. Est-ce qu'Albert croyait qu'il était agréable de faire les courses quand les notes étaient impayées partout ? Elle n'osait plus regarder les gens en face. Et encore, elle savait les tenir à distance. Mais cette pauvre Juliette, qu'est-ce qu'elle ne devait pas entendre ! N'est-ce pas, petite ?

Mario ne disait rien, comme d'habitude. Pendant qu'Albert se démenait avec violence, cherchant à faire briller aux yeux de sa sœur la belle vengeance qu'ils pourraient tirer de l'éclatement inattendu de leur triomphe, la discussion devint inutile : le facteur avait ouvert la porte, et tout de suite il avait compris.

— Alors, ce vieux di Monti se décide enfin à venir vous aider ? Eh bien ! pour une bonne nouvelle, c'en est une ! et elle mérite bien d'être arrosée, qu'en dites-vous ?

Hazebeque ne répondit rien, mais Mario lui offrit un siège. Juliette sortit pour chercher une bouteille.

— Je me souviens fort bien de votre beau-père, lorsqu'il était venu au pays, il y a une vingtaine d'années, pour acheter la ferme que votre femme vous a apportée en dot. Je n'étais qu'un gamin,

mais je me souviens très bien. C'était un grand et bel homme, et lui se connaissait bien en culture. A cette époque, ajouta-t-il méchamment, la ferme était une belle ferme. Le tout est de savoir s'y prendre.

II

Il but son verre, sortit, laissant retomber la porte, et jeta un coup d'œil dédaigneux à l'entourage désordonné de la maison. Des outils traînaient dehors, les arbres avaient besoin d'être taillés, ils avaient, comme Hazebeque lui-même, l'air de s'être passés trop longtemps du coiffeur. Non, tout ce laisser aller n'était pas digne d'un regard du facteur, homme méticuleux, et qui se tuait au travail. On sentait bien que dans cette ferme, surtout depuis la mort de la femme, chacun faisait à sa guise, paressait et abandonnait la besogne dès qu'il avait envie d'écouter chanter les petits oiseaux. Aussi, naturellement, la ferme était mal exploitée, sans idée et sans goût, et les Hazebeque étaient des espèces de mendigots, les derniers du village, si sales que la femme du facteur disait qu'elle ne voudrait pas manger un œuf venant de chez eux.

Et puis, d'où venaient-ils, ces gens, avec leur nom

à coucher dehors ? Chacun, dans le village, se rappelait quand ils étaient venus — d'où, on ne savait pas au juste — avec un tas de petits enfants, comme des saltimbanques qui, par hasard, se seraient arrêtés là et auraient oublié de partir. Chacun pensait qu'ils déguerpiraient un jour, mais les années étaient passées, ils étaient toujours là; la femme, la mieux et la plus causante de la famille, était morte, et chacun savait leur histoire, qui n'était jamais la même suivant la bouche qui la racontait, mais qui était toujours prodigieusement intéressante. Les Hazebeque, pas plus le père que les enfants, ne racontaient jamais rien sur eux-mêmes; alors, on racontait à leur place.

Le facteur allait lentement, les cailloux de la route faisaient danser sa bicyclette.

Il aurait pu remettre la lettre à Juliette, comme il le faisait d'habitude, mais son flair ne l'avait pas trompé, il avait senti que la lettre était importante et qu'il ne pouvait la confier à une gamine.

Tout le monde savait, dans le village, que les Hazebeque s'étaient enfoncés dans les dettes, qu'il leur serait difficile d'en sortir, et tout le monde était content, non pas que les gens fussent méchants, mais cela faisait un sujet de conversation. Maintenant, une fortune miraculeuse

leur tombait sur la tête. Eh bien ! les gens seraient contents encore, cela ferait un autre sujet de conversation, et on pourrait ajouter qu'il n'y a pas de justice en ce monde. Cela, par exemple, était vrai, car la chance des Hazebeque venait couronner une vie désordonnée et de paresse. Pourquoi cela arrivait-il à ces gens si peu intéressants, et non pas à lui, qui trimait comme un forçat ? Le facteur avait trois enfants, son traitement était maigre et la vie était dure. Pour nourrir sa famille, il faisait tous ses légumes et tous ses fruits, et s'en allait aux champs ou dans son jardin aussitôt sa tournée finie. La femme et les enfants travaillaient aussi, mais il fallait qu'il eût l'œil, car ils étaient capables de passer leurs journées à bavarder et à jouer aux billes. Tout à l'heure, pendant sa tournée, il s'était arrangé pour jeter un coup d'œil sur ce qu'ils faisaient et avait surpris les enfants en train de grappiller les groseilliers. Mais la femme faisait ce qu'elle pouvait. Elle cherchait à se racheter, parce qu'elle se sentait coupable. Quand il s'était marié, il pensait qu'il épousait une femme pouvant compter sur quelque bien : son père à elle avait une maison, des champs, et elle était fille unique. Il n'y avait qu'à attendre patiemment l'héritage. Mais, sans que l'on sût jamais pourquoi, le vieux singe avait pris le facteur en grippe. Quand il se fit bien

vieux, il vendit tout son bien contre une rente viagère et se retira dans une maison de vieillards. Si seulement on pouvait oublier cette déconvenue ! Mais comme le vieux n'avait rien à faire dans son asile, il s'obstinait à écrire des lettres, des lettres longues et appliquées, informant sa fille et son gendre de sa santé, sans, bien entendu, s'inquiéter de la leur, et les narguant. Il leur disait qu'il avait bon pied, bon œil, et que si, malgré tout, il décidait de se remarier, eh bien ! la femme ne serait pas à plaindre.

Les lettres venaient régulièrement. Le facteur aimait le travail ; autrefois, il avait aimé son métier. Maintenant encore il ne détestait pas les tournées pendant lesquelles il voyait les gens et se sentait puissant et attendu. Mais ce qui le remplissait de dégoût et de trouble, c'était le triage du courrier, sur la grande table de bois blanc, à la poste. Deux fois par jour il avait à faire ce travail, et deux fois par jour il se sentait nerveux et tremblant, de peur de reconnaître sur une enveloppe la petite écriture appliquée du vieux. Car chaque fois qu'il recevait une lettre, il piquait une colère qui le menaçait d'un coup de sang et certainement abrégait son existence. La femme l'avait bien des fois supplié de ne plus lire les lettres de son père, mais il ne pouvait s'en empêcher. Et si le vieux avait changé d'avis

et s'était arrangé pour leur laisser quand même quelque chose ?

Hazebeque, lui, avait bien de la chance. Il avait aussi un beau-père, mais celui-ci avait du savoir-vivre, et sans doute il saurait aussi mourir.

La mauvaise route était finie. Le facteur regagna le village où il n'avait plus que quelques lettres à distribuer, dans une rue écartée. Mais sans doute, aucune de ces enveloppes ne contenait de nouvelle importante; la plupart devaient apporter des ennuis, la correspondance étant créée surtout dans ce but.

La porte claqua derrière le facteur et les enfants, restés entre eux, s'adonnèrent à la joie.

La lettre dégageait, au-dessus de la table, une épaisse fumée d'espoir; l'air qui remplissait la pièce était agité, comme porté à une température élevée, et en même temps facile à respirer comme de l'oxygène. Il était bouillonnant et chargé de toutes les intentions exprimées par le grand-père, ou encore tenues secrètes.

A la vérité, venant de naître, cette lettre n'était pas encore détachée de son auteur. Le cordon qui la reliait à lui laissait passer ses intentions bienveillantes, ses pensées, ses projets. Ce papier magnifique, quelques jours auparavant l'être magnanime qui leur promettait de



ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES 1949

- | | |
|--|--|
| <p>RAYMOND ARELLIO
Les Yeux d'Ezéchiel
sont ouverts</p> <p>ALAIN FRYREFFITTE
Les Roseaux froissés</p> <p>MARC BERNARD
La Cendre</p> <p>JEAN BLOCH-MICHEL
Les Grandes Circonstances</p> <p>LÉON BOFF
Liaisons du Monde</p> | <p>GABRIELLE CARRINI
Palais de Cendre</p> <p>ROLAND CAILLEUX
Une Lecture</p> <p>MICHEL CANDIE
Pauvre Blaise !</p> <p>LOUIS CHAUVET
Furieusement tendre</p> <p>MAURICE CIANTAR
La Mongolique</p> |
| <p>LISE DEHARME
La Porte à Côté
<i>(Prix Sainte-Beuve)</i></p> | |
| <p>RENÉ-JEAN CLOT
Fantômes au Soleil</p> <p>ANDRÉ DHOTEL
Ce Lieu déshérité</p> | <p>GUY DUMUR
Les petites Filles modèles</p> <p>LES CHEMINS DU LONG VOYAGE</p> |
| <p>PIERRE FRÉDÉRIK
On ne vit qu'une fois
<i>(Grand Prix littéraire de Deauville)</i></p> | |
| <p>JEAN DUVIGNAUD
Quand le Soleil se tait...</p> <p>PAUL GADENNE
La Rue profonde</p> <p>ROMAIN GARY
Le grand Vestiaire</p> <p>PIERRE GASCAR
Les Meubles</p> | <p>MARIE-JOSÈPHE GAUTHIER
La Goutte de Sang</p> <p>JEAN GIGNO
Les Ames fortes</p> <p>FRANÇOIS GORREC
La Septième Lune</p> <p>RAYMOND GUÉMIN
Parmi tant d'autres Feux...</p> |
| <p>LOUIS GUILLOUX
Le Jeu de Patience
<i>(Prix Théophraste Renaudot)</i></p> | |
| <p>PHILIPPE HÉRIAT
Le Secret de Mayerling</p> <p>PIERRE KAUFMANN
Le dernier des Maîtres</p> | <p>ARMAND LUNEL
Les Amandes d'Aix</p> <p>JACQUES MASSOULIER
Nita la Maja</p> |
| <p>ROBERT MERLE
Week-End à Zuydcoote
<i>(Prix Goncourt)</i></p> | |
| <p>JEAN MECKERT
La Ville de Plomb</p> <p>JACQUES PERRET
Objets perdus</p> <p>HENRI POURMAT
Le Trésor des Contes, II</p> | <p>JEAN-PAUL SARTRE
<i>LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ</i>
III. La Mort dans l'Âme</p> <p>JULIEN SEGNAIRE
N'y être pour rien</p> <p>JEAN VÉRDIER
La Chair et l'Ongle</p> |
| <p>COLLECTION ESPOIR DIRIGÉE PAR ALBERT CAMUS</p> <p>THERÈSE MILHAUD
Le même Bateau</p> <p>COLLECTION MÉTAMORPHOSES</p> | |
| <p>MARCEL BISIAUX
Les Pas contés</p> | <p>NOËL DEVAULX
Compère, vous mentez</p> |